

La mémoire de l'histoire – l'histoire de la guerre « soixante-dix »
(La narration de l'image de soi-même et de l'autrui)

Monsieur le Président, Madame la professeuse, Messsieurs les professeurs, Mesdames,
Messieurs !

Je vous prie de ne pas considérer ce à quoi je vous invite en ce moment comme un jeu indigne d'une occasion aussi sérieuse, aussi émouvante et honorifique que la présente : songez un instant ce que diront, une fois chez vous, vos chers en vous écoutant faire le récit de tout ce que vous aurez vécu cet après-midi. J'espère que certains en rendront compte avec satisfaction – ce que j'espère aussi bien pour Vous que pour moi-même – mais, ainsi le veut la vie – il y auront, certes, d'autres qui chercheront à formuler des réserves, un blâme peut-être, du mécontentement. Certains d'autres relateront les événements de cette façon, d'autres, d'une autre façon : quelques-uns s'en souviendront de cette partie, d'autres, d'une autre partie, de même qu'un troisième aura tout oublié. Il y aura tel autre qui retiendra telle phrase, tel autre encore, une tout autre, ou encore qui n'en retiendra aucune. En somme, le nombre potentiel des comptes rendus à faire ce soir, dans des demeures différentes, de l'expérience faite par tout un chacun, ne pourra que légèrement rester inférieur au nombre de ceux qui voulaient bien honorer cette séance de leur présence.

Ce qui fait qu'une ou deux heures après cette expérience commune, les nôtres, restés chez eux, devront écouter de toutes leurs oreilles toute une série de variations. Il ne s'agit là que de quelques heures – au lieu de décennies, de longs siècles, de millénaires comme pour le remémorant professionnel, notamment l'historien – et voilà qu'il nous est impossible de se rappeler de la même façon et avec une exactitude absolue, tout ce que nous venons de vivre, tout à l'heure, « comme si c'était à cet instant ».

Serions-nous à ce point oublieux, distraits ? Puisque les « faits » sont là, disponibles, nous n'avons qu'à les réciter, évoquer ! Mais quels faits, au fond ? A quel moment et de quelle manière telle manifestation se transforme-t-elle en un fait ? Cet événement (l'actuel) de deux heures ne se composait-il pas d'assez d'éléments pour faire hésiter le futur narrateur entre telle série et une autre, pour pouvoir ensuite les considérer comme des faits ? Il semble bien que même les faits ne deviennent faits qu'ultérieurement, à la suite d'une sélection et d'une évocation volontaire des événements. Ultérieurement, dis-je, et liés tout aussi bien au passé qu'au présent, donc à nous-même et déterminés par des mécanismes de nature sociologique,

religieuse, esthétique, éthique, idéologique, par des mécanismes de pouvoir et qui doivent par la suite nous définir.

Poursuivons nos investigations : qui d'entre nous est censé raconter l'histoire vraie, celle-là même qui eut effectivement lieu, ou, comme le dit Ranke : « wie es eigentlich war ». Cette chose qui s'était passée pendant cette période, à ce temps précis, réellement, donc d'une façon « objective » ? On serait tenté de dire qu'une seule personne en serait capable, le récit des autres divergera légèrement du sien, or, un seul événement a eu lieu, et non plusieurs, et surtout pas les variations d'un seul, comme si nous avions à chaque instant recommencé l'expérience, n'y introduisant que des modifications minimales, comme sous la géniale direction d'un chef d'orchestre attentif. Une seule personne d'entre nous serait susceptible d'être ce narrateur absolu ? Aucun pourtant de ceux qui sont présents n'est censé raconter, ni consciemment dénaturer, maquiller la réalité. Il peut toujours arriver que notre mémoire est défaillante – là, je n'ai que moi-même en vue ! –, mais, au fond, notre franchise et notre honneur sont impeccables. Personne d'entre nous n'aura l'idée de raconter qu'au lieu d'aller à l'Université du Judaïsme il/elle se serait amusé/e/ au Parc d'attractions, ou bien, serait allé/e/ dans le Wall Street de New York à des urgentes affaires financières ! Ce serait bien la falsification de sa propre histoire, pour ne pas dire un mensonge des plus vulgaires. Mais, ce serait de falsifier l'histoire de nous tous que de renier ce qui, aujourd'hui, a effectivement eu lieu, en prétendant que ce jour-là l'Université du Judaïsme n'abritait aucune manifestation scientifique et qu'aucun conférencier quelque peu agité n'aurait même pas tenté de convaincre un public bienveillant de la diversité des moyens dans la narration historique, de l'histoire. Ce narrateur supposé aurait beau disposer de faits, de procès-verbaux, de témoignages, de clichés photographiques ou d'enregistrements sonores, ce qu'il ferait, pour une raison ou pour une autre, et n'allez pas m'en demander la motivation, ce serait de renier ce qui s'était passé. Dans un autre contexte, cela porte le nom de position anti-holocauste.

Si chacun de nous rend compte de cet après-midi commun de manières un peu différentes, un peu autrement, en s'écartant légèrement, se pourra-t-il qu'on ait participé à la fois à non pas une, mais à des séances diverses ? Et si oui, il y aurait eu parallèlement tout autant de séances que de participants ? Tout un chacun aurait apporté dans la coopérative son après-midi à lui ? Si la question peut sembler absurde ou quelque peu mystique, ce n'était pas mon intention. Car, ce que nous avons vécu, éprouvé cet après-midi, c'est-à-dire par le passé, n'est plus. Dans son acception antique, le passé, lui, il n'existe pas, aujourd'hui plus de conquête du pays, plus de guerre de cent ans, plus de Révolution française, plus de lutte pour la liberté, et,

grâce au ciel, plus de première, ni de seconde guerres mondiales ainsi que de « les années cinquante ». Le passé (la conquête du pays, la révolution, la guerre mondiale, le culte de la personnalité de l'État-parti) n'existe que dans notre mémoire, or, ces mémoires diverses devront inévitablement constituer et construire autant de passés divers. Le passé, lui, tient bien dans nos pensées, dans notre conscience, où nos souvenirs du passé, nos désirs de l'avenir concourent parallèlement et au lieu de se couper seulement à l'infini, ils s'y sont auparavant cent fois entrecroisés; comme dans les romans-fleuves d'un Proust ou d'un Joyce, comme partout ailleurs, ils sont déterminés par les objets physiques, par les souvenirs et les reliques du passé (ou le goût d'une madelaine), mais rien que dans nos pensées et notre mémoire subjectives.

Le sujet de ma conférence, comme celui de ma thèse, dans une formulation plutôt courte et peut-être par trop didactique, est comme qui suit : combien de mémoires/mondiales/, et, qui revient au même, combien d'histoires existe-t-il ? De combien de façons la mémoire, qui tantôt n'est que remémoration, tantôt exposée elle-même à l'oubli, souvent à un oubli voulue et consciente, peut-elle aménager et réaménager le passé ? De combien de façons peut-on et doit-on « avouer le passé », et celui qui se souvient, qu'est-ce qu'il oublie et de quelle manière le fait-il ? ou encore : qu'est-ce que c'est que cette chose que la curiosité personnelle ou la conscience collective conservent-elles d'une façon ou d'une autre, sans tout effort mnémotechnique ?

L'objet de mes investigations est la guerre juive dite « des années soixante-dix » et ses différentes réceptions dont *La Guerre des Juifs* de Flavius Joseph, les mémoires écrits sur cette guerre dans les littératures apocalyptique et rabbinique, ainsi qu'une analyse des réflexions des païens, et des interprétations chrétiennes évoquant ultérieurement les événements. Il s'agit donc de savoir, combien existe-t-il d'histoires, de combien de façons la même histoire peut être relatée, et si c'est la diversité des discours historiques qui font naître la diversité de l'histoire. S'il est vrai que l'histoire s'incarne dans la narrativité de la mémoire, l'évocation du passé ne serait que la simple manifestation de la représentation et des jeux politiques, moraux, théologiques et de pouvoir du présent ? Et si oui, l'objet de cette évocation du passé ne serait, en un sens et dans une certaine mesure, que le produit d'une reproduction du présent appliqué au passé, nullement neutre au niveau idéologique, fondée sur telle ou telle présupposition ? Un produit donc qui serait destiné à définir, par rapport au passé, la légitimation du pouvoir de toujours – ne serait-ce que pour des motifs profanes –, à retrouver, dans le passé même, la préfiguration typologique de lui-même, ou bien, déterminé par une

intention transcendante, à démontrer les épreuves, le cataclysme cosmique annonçant l'avènement, en tant que terrain des révélations de la Providence, de l'éon, des temps derniers.

L'histoire est une parabole ou apologue créé, pour citer Collingwood, par « l'imagination créatrice » où la vérité des récits est fonction de la cohérence de la narration. A l'intérieur « du grand récit », l'image d'un passé historique est constituée par les discours du présent. On admet alors qu'Oakeshott ait raison en affirmant : « L'histoire est l'expérience de l'historien », car « toute histoire naît d'une historiographie », ou bien, comme le dit Marrou d'après Galbraith : « l'histoire est inséparable de l'historien ». La mémoire historique n'est évidemment pas sans référence. Le compte rendu de l'histoire fourni par l'historien n'est aucunement une rencontre momentanée de deux niveaux de réalité, l'historien (cet observateur) faisant lui-même partie de l'univers observé, ou bien, d'après Ricoeur, serait lui-même « acteur, témoin et écrivain de l'histoire ». Ce fin mot de Ricoeur n'est pas sans rapport avec « le fil de l'histoire » (*story line*) qui, lui, se tisserait en un cours uni grâce à une vision rétrospective partant de l'intellect : « En lisant la fin dans le commencement et le commencement dans la fin, nous apprenons ainsi à lire le temps lui-même à rebours, comme la récapitulation des conditions initiales d'un cours d'action dans ses conséquences terminales. »

Le passé se constitue, tandis que l'historien, placé dans l'entité du discours politique et de pouvoir, en partie construit, en partie re-construit cette entité qui fut jadis, mais qui, maintenant avait cessé d'exister. Cette double tendance de la construction et de re-construction se déploie « dans l'entrecroisement de l'histoire et de la fiction » avec la naissance d'un *temps humain* où, comme le dit Ricoeur, « se réunissent la représentation par l'histoire du passé avec les variations de la fiction imaginaire ».

Popper avait raison en parlant sur un ton réprobateur de cette conviction qui veut que l'histoire universelle se soit réduite « à une histoire de pouvoir politique ». Cette indépendance, qu'elle se traduise en des structures ou institutions terrestres-laïques, en l'omnipuissance cosmico-universelle d'une transcendance omniprésente, cachée ou manifeste, est, en dernier lieu, une technique singulière de s'approprier et de dominer l'histoire. Cette position laquelle, partant d'un présent supposé par elle, étant la sienne, éternelle et inébranlable, façonne à son image et ressemblance non seulement ce qui « fut jadis », mais ce qui « est à venir », imbibant par là la dimension triple de la temporalité d'une résolution idéologique (ou dogmatique).

L'histoire primaire à son état de « fut jadis » n'est, en effet, pour le présent que fiction. Les innombrables discours autour d'elle, toute une série de commentaires constituent ce flux de discours qui, lui, est susceptible de galvaniser l'imaginaire et de faire, de pur potentiel, un actuel. Il exprime ce que, au niveau du primaire, n'avait jamais eu lieu, mais ce qui, sur le mode secondaire, « vient de » se passer, vu d'ici et rien que d'ici, au passé. Les commentaires faits par l'histoire continuent d'évoquer ce qui « ne fut jamais » : ils ne cessent de répéter, même simultanément, ce qui change éternellement, introduisant par là une sorte de stabilité à un passé en perpétuelle transformation et apportant à chaque fois quelque élément nouveau à ce qui fut, à ce qui fut révolu, à ce qui est désormais constant et immuable. A part cela, il n'y a rien dans le passé, l'histoire n'étant ni continuité de choses ou de conjectures, ni quelque enchaînement continu – tout cela conviendrait plutôt dans l'ordre de la nature, quoiqu'on voie difficilement la nature ayant une histoire quelconque, pas plus que les singes ou les chênes, leur Hérodote, leur Tacite – mais bien la connaissance qu'on obtient d'elle, les discours qu'on fait d'elle, la multitude de commentaires dont on l'enrichit.

L'histoire qui, en fin de compte, fut l'histoire (anecdotique) véritable, donc l'histoire personnelle de tout individu à avoir jamais existé, une sorte de somme mathématique de désirs, de projets, de pensées, d'idées, d'impressions, d'émotions, d'espérances, de tristesses, de succès, de luttes, « il serait évidemment absurde d'écrire cette histoire concrète. Nous devons avoir recours à des abstractions, à des esquisses et des sélections. Or, tout cela n'aboutit qu'à une diversité de l'histoire. » – dit Popper pour poser ensuite, tout en oubliant l'essentiel, la grande question : « [...] l'histoire des violations des droits, des massacres, on essaie de les présenter comme étant l'histoire de l'humanité. Or, pourquoi, au lieu du pouvoir, ne choisit-on pas l'histoire, disons, de la religion, de la poésie ? » Comme si Karl Popper, l'ennemi des ennemis de la société ouverte, avait, pour un moment, oublié que l'histoire de la religion, de la poésie, en tant qu'essence, jetée sur le papier sous un autre aspect, de l'histoire du pouvoir, se prête très bien à une analyse pareille, car la religion ou la poésie (tout comme – et là, il serait, sous ce jour, difficile de sous-estimer les mérites de Foucault – la sexualité, le monde des asiles d'aliénés, des prisons ou même « l'archéologie du savoir ») peuvent tout autant être abordées du côté des mécanismes de pouvoir, que, mettons, les principes moraux, ou bien encore du point de vue de l'éthique, de l'esthétique, de la criminologie, de la sociologie ou de la connaissance.

La « diversité de l'histoire » signifie diversité des connaissances historiques, diversité des points de vue et des expériences historiques, ainsi que la diversité des mémoires historiques,

et rien d'autre. Bien que fine, la formule de Halbwachs a pourtant besoin d'être complétée sur un point essentiel. Nombreuses mémoires collectives peuvent co-exister, mais « l'histoire est une, et il n'existe qu'une histoire ». Ajoutons tout de suite : d'histoire achevée – si au moins cela peut, dans un sens ontique, avoir un sens – il n'en existe qu'une seule, or le nombre des histoires se reconstruisant, se conservant dans les mémoires, le nombre des histoires « véritables » est, bien sûr, infini.

Le présent, tout comme le passé, sont inachevés. *L'Odyssee* d'Homère ne se réssuscite-t-elle pas, ne se réincarne-t-elle pas avec chaque relecture, avec chaque traduction, avec chaque nouveau commentaire, mieux encore, avec *l'Ulysse* de James Joyce ? Bien que l'oeuvre d'Homère ait été jetée sur le papier, achevant par là telle représentation de la tradition orale, s'étant ainsi procurée une existence dans sa totalité, devenue aussi contournable, une sorte de « microcosme », l'histoire n'en est pas moins restée non-écrite, n'en est pas moins devenue contournable et achevée. L'historien, loin de nous fournir quelque extrait qui soit de telle histoire, nous donne, au contraire, le commentaire historico-herméneutique du « grand récit ». Cet historien qui trouvera que sa vision serait absolument objective ou donnera l'illusion d'une objectivité absolue, serait, pour citer Nietzsche, comme « l'eunuque de l'histoire pour qui une femme est pareille à l'autre ».

S'il existe quelque chose à quoi on ne pourrait aucunement ramener les règles rigides de l'évolution, ce serait bien la mémoire, les questions du temps perdu. La qualité des questions n'est nullement déterminée par quelque progrès proportionné à l'écoulement du temps, ni par l'aspect « avancé » des choses et événements passés, mais bien par l'altérité essentielle du temps qui passe. Tout comme quand l'enfant veut toujours savoir la vérité (peut-être inexistante) de son univers, et, bien que la réponse change à peine, les variations et les écarts infimes constitueront le passé de chaque individu, et de son milieu. Bref, l'histoire universelle.

Tout comme, chaque année, la veille de la Pentecôte, nous reposons la même question tentant de pénétrer le passé : « En quoi cette nuit diffère-t-elle de toutes les autres ? Nous devons ne pas avoir de cesse de relater l'histoire à notre enfant – à nous-mêmes. (« Dis à ton fils ce jour-là... », car « ... souviens-toi tous les jours de ta vie du jour de la sortie de l'Égypte ». A la suite donc de la Haggadah de la Pessah, le fait devient réalité, notamment que dans chaque génération, l'individu se considère comme quelqu'un sorti lui-même de l'Égypte. Ce qui ressort donc de la fête juive, ce n'est pas seulement une simple évocation de l'histoire, mais aussi cette volonté et ce besoin de participer de l'histoire, donc d'un passé à jamais révolu.

Car, tout comme la communauté juive d'Israël (*kol kahal*) avait l'autorisation d'assister au sacre du Temple de Salomon, à la consécration du centre sacré, triomphant ainsi de l'espace ou bien se l'adaptant à elle-même, ainsi sera vaincu le temps au moment où la communauté entière, la population de toujours d'Israël, gisant à la fois dans le présent, dans le passé, dans le futur, « sera présente » (ou bien fut présente) au moment, constitutif d'un peuple et de sa liberté, de la sortie de l'Égypte, donc au présent de sa propre présence.

L'histoire se raconte d'année en année, de génération en génération. Justement cette « victoire », cette « pause », ce « renversement » de la continuité irréversible de l'écoulement perpétuel du temps qui donne au peuple de toujours d'Israël, même dans les situations des plus désespérées et des plus horribles, l'assurance de l'avenir, l'éternelle espérance de la parole résonnant, elle, en dehors de tout temps et de tout espace, ne cessant de se répéter, « *Leshana haba'a bi Yeroushalayim* » ? (L'an prochain à Jérusalem).